

L'ENTR'ACTE



LYONNAIS,

Gazette des Salons et des Théâtres, Portraits d'Artistes, Croquis, Modes, etc.

L'ENTR'ACTE paraît tous les Dimanches, et se vend dans les Théâtres. — Prix de l'abonnement : 3 fr. pour 3 mois. — Un numéro avec dessin, 30 c.; sans dessin, 15 c. — On s'abonne à Lyon, rue de la Préfecture, 2, à l'entresol (une boîte est dans l'allée). — Prix des insertions : 25 c. la ligne. On traitera de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue. — Les Avis et Réclamations devront être adressés *franco* au Bureau de l'Entr'acte. — Les abonnements et les insertions sont reçues à Paris, à l'Office-Correspondance de LEPelletier-Bourgois, place de la Bourse, 6.

REVUE THEATRALE.

Grand-Théâtre.

« Voilà de la vraie comédie, » écrivait un critique distingué de Paris, après la première représentation de *la Calomnie*. Depuis long-temps, en effet, le Théâtre-Français n'avait produit sur sa scène une œuvre aussi fidèle à son titre, une peinture de mœurs aussi exacte. Ce sont bien là les hommes tels que nous les trouvons dans notre société, flétrissant par chacune de leurs paroles les actions les plus nobles, les caractères les plus honorables. Les personnages de M. Scribe vous sont familiers, vous les avez déjà rencontrés dans le monde, vous les reconnaissez à leur pose, à leurs allures, à leur langage; et puis quelle admirable entente de la scène! comme tout se groupe habilement! comme chacun entre et sort à propos! Peut-on régler le dialogue d'une manière plus animée, plus spirituelle, et donner à l'intrigue un intérêt plus croissant? Le sujet choisi par l'auteur ne coûte point un grand travail à son imagination; car, à la fin de l'ouvrage, vous vous demandez comment il a été possible d'écrire cinq actes charmants sur une donnée aussi simple; mais, on le sait, M. Scribe est l'homme des détails, on le suit avec plaisir dans ses moindres fantaisies, il vous charme toujours par l'esprit de sa parole et la justesse de son observation. Pourtant le dénouement de *la Calomnie* rompt un peu brusquement ce fil enchanteur qui vous guidait si bien. Vous trouvez là-dedans quelque chose d'étrange et qui ne vous plaît pas.

Cette comédie a obtenu sur notre scène le plus brillant succès auquel ses interprètes ont largement contribué. M. Degrully répond parfaitement aux espérances qu'avaient fait concevoir ses débuts. Il a créé le rôle du ministre en comédien d'un talent réel. Sa diction est aisée, son jeu est plein de sagesse et de naturel. Des bravos répétés souvent lui ont prouvé la satisfaction du public.

M. Beuzeville a bien nuancé les diverses indécisions auxquelles se laisse aller un homme dont l'âme faible cède aux influences de la calomnie. MM. Verdelet, Constant et Pougin ont donné à des rôles moins importants tout l'intérêt qui peut s'y rattacher. M. Viette, qui nous apparaissait pour la première fois dans la comédie, nous a convaincus qu'il est très-apte à jouer ce genre, où il pourra souvent se montrer fort utile. Le personnage de Mme Guibert ne pouvait être mieux compris et mieux rendu que par Mme Beuzeville. Mme Lefebvre reproduit avec beaucoup de bonheur toute la naïveté, toute la frayeur d'une pauvre enfant souillée par les propos mensongers du monde, et que chacun condamne et repousse. Mme Desvignes est bien la femme austère qui accuse parce qu'on accuse, et qui ne peut supporter un instant la pensée que sa réputation n'est pas pure aux yeux des autres. Nous le répétons, *la Calomnie* a été jouée avec beaucoup d'ensemble, et cet ouvrage sera toujours vu avec plaisir.

Dimanche dernier, Mlle Joly nous a fait ses adieux par le rôle d'Alice de *Robert-le-Diable*. Le public a compris, mais trop tard, qu'il avait fait une faute en mettant cette artiste dans la nécessité de résilier son engagement. Cette soirée a été un triomphe continu pour elle; bravos, couronne, rappel, rien ne lui a manqué, pas même les éloges d'un certain feuilletoniste, qui pourtant l'a persécutée assez souvent. Mlle Lami, qui chantait le rôle d'Isabelle, s'est fait applaudir deux fois au morceau de *Grâce*. Siran a fait dire à un journaliste parisien placé à côté de nous « qu'il lui semblait parfois entendre encore Nourrit. » Il n'y a

que des éloges à donner à M. Audran, quels que soient les rôles où il se fasse entendre. M. Bruyat sait se faire applaudir dans les fortes premières basses; expliquez après cela le motif qui l'a fait siffler dans les deuxièmes.

Le Concert à la Cour a fourni à Mlle Lami l'occasion de se faire entendre une troisième fois et de recueillir quelques bravos.

M. et Mme Perrot poursuivent le cours de leurs représentations. Nous les avons vus dans *la Sylphide* et dans un divertissement arrangé par M. Perrot lui-même. Carlotta Grisi charme par le moelleux et la grâce de ses pas. Perrot étonne par sa légèreté et par les difficultés qu'il se crée et qu'il surmonte habilement. Ces deux ravissants danseurs nous feront attendre patiemment l'arrivée des premières chanteuses dont nous ne sommes plus en peine depuis que M. E. D. a écrit qu'il s'en présentera assurément.

Mme Leplus reste encore quelque temps parmi nous comme une bonne providence. La convalescence de M. Maillot a permis à cette artiste de se faire entendre de nouveau dans *la Reine d'un Jour*. Ce soir-là un accident est venu répandre la panique dans toute la salle: au moment où elle rentrait dans la coulisse, la délicieuse cantatrice a été frappée violemment au front par un morceau de bois détaché des cintres. En vain lui criait-on de cesser de jouer, Mme Leplus a voulu continuer après être revenue d'un premier étourdissement, et nous avons retrouvé cette voix si pure, si fraîche et si coquettement modulée; aussi l'enthousiasme était-il à son comble, et la satisfaction tournait-elle au délire.

M. Audran nous a montré Marcel sous une parure toute nouvelle pour nous. Ce rôle qui est écrit très-haut a été chanté par lui presque à l'égal de Massol. Depuis son arrivée l'opéra comique a reconquis sa faveur auprès du public. M. Maillot était encore si fatigué que force a été au régisseur de réclamer pour lui l'indulgence des spectateurs.

Mme Desvignes se fait toujours applaudir à l'air du second acte. Mme Bouvaret est fort gentille et M. André fort exhalant.

Gymnase.

Quelle triste semaine pour ce pauvre théâtre! Quel cruel abandon pour lui ordinairement si fêté, si courtoisé! C'est un terrible ennemi que ce beau soleil qui attire tout le monde à la promenade! Pas une seule soirée qui pût rappeler à notre Gymnase ses grandeurs d'autrefois, et pourtant ses pensionnaires sont toujours ces chaleureux comédiens qui vous forcent à pleurer ou à rire comme eux lorsque vous venez les voir.

On a repris *la Belle Écaillère*, cette œuvre bâtarde que vous appelez drame ou vaudeville, ainsi que bon vous semblera. La belle écaillère c'était la belle Jenny Leplus, ainsi jugez de l'effet de l'ouvrage. Alexandre avait endossé la livrée du pompier et déployait un comique des plus avenants que nous ne lui connaissions pas encore. Rousseau, Edouard, Auguste et Mme Legaigneur complétaient l'ensemble de cette représentation. Nous avons revu aussi *l'Interdiction*, où se sont applaudir M. Alexandre, d'abord, et puis MM. Lambert et Germain et Mme Beuzeville.

Le Cadet de Gascogne et *le Mari à la ville* ont servi au premier début de M. Henri dans l'emploi des deuxièmes et premiers amoureux. La manière dont il a joué les deux rôles et l'accueil que lui a fait le public ne laissent aucun doute sur son admission. Nous reviendrons sur l'appréciation du talent de cet artiste.

VERGN... et

Une Soirée d'Etudiants.

C'était par une des plus glaciales nuits de l'hiver dernier; rangés en cercle autour d'un poêle tout étincelant de chaleur, quelques jeunes gens devisaient bruyamment entre eux à la lueur vacillante d'un punch monstre.

— Parbleu ! disait celui qui, placé au centre, laissait complaisamment retomber les flots du liquide qu'il venait d'enflammer, mon oncle ne se doute guère, à l'heure qu'il est, de l'emploi que je fais de sa lettre et de l'argent que j'ai reçu de lui.

— De sa lettre, c'est possible, répliqua un autre; mais ton oncle est trop bon chrétien pour oser croire, en t'envoyant un crédit supplémentaire sur son banquier, que tu laisserais ton pauvre diplôme sans l'ondoïement, en attendant le grand jour de son baptême.

— Charles a raison, reprit un troisième qui s'efforçait en vain de faire entrer une bûche de plus dans le foyer regorgeant de bois et de feu; et, bien mieux, je propose, à tout événement, que nous fassions aujourd'hui ondoïement et baptême; ce sera plus tranquillisant pour nos consciences.

— Ainsi soit, reprit vivement Ernest, dont on se disposait à fêter si joyeusement la réception au doctorat; mais, avant tout, que je vous fasse connaître l'état arithmétique de mes finances. C'est la chose, ce me semble, qui doit avoir la préséance dans l'ordre du jour.

— Je demande la parole, s'écria Charles, contre la proposition antimonarchique qui vient de vous être faite.

— A la tribune ! exclama-t-on de toutes parts en riant aux éclats; à la tribune ! sur une chaise l'orateur !

— Messieurs, nasilla Charles d'une voix solennelle, en s'élançant debout sur sa chaise, c'est dans les jours de périls pour nos institutions qu'il est d'un bon citoyen de combattre face à face ces théories funestes d'étroite économie qui semblent se transmettre des pères aux enfants; c'est à nous qu'il appartient de transmettre, intactes et pures, à nos successeurs, les nobles traditions de nos devanciers qui, en pareil jour, avaient le bon esprit de perdre la raison. Eh quoi ! messieurs, on voudrait ici timorer vos consciences par un compte-rendu ! mais, en telle occurrence, messieurs, un compte-rendu, c'est une trahison, un crime de lèse-amitié contre lequel nous ne saurions assez protester. Hâtons-nous donc, par une allocation spontanée de fonds s'élevant à la somme de 20 francs par tête, de fermer, avec un splendide déjeuner, la bouche de celui qui a osé professer de si imprudentes doctrines; que telle soit notre vengeance !

Un houra de rires inextinguibles et d'applaudissements sans fin accueillit cette improvisation mimique.

— Silence ! tonna le plus rubicond de tous, en donnant à sa pose un certain air d'importance, et en agitant, en guise de sonnette, une clé sous son verre qu'il venait de vider d'un seul trait; la proposition de l'honorable préopinant est-elle appuyée ?

— Oui, oui ! cria-t-on de tous côtés.

— En ce cas, je vais la mettre aux voix. Que ceux qui veulent bien l'adopter vident leur verre.

A l'instant et comme d'un seul mouvement, tous les verres furent vidés.

Alors ce fut un bruit à ne plus s'entendre : on s'embrassa, on chanta, on dansa, on fit toutes les folies imaginables. On en était enfin venu au paroxysme de la gaité lorsque quelqu'un vint frapper à la porte de la chambre.

— Entrez ! cria Ernest, et une vieille femme s'avança.

— Pardon, tremblota-t-elle, surprise qu'elle était, sans doute, du tableau de joyeux désordre qui s'offrait devant elle, on m'a adressée ici pour y chercher un médecin.

— C'est moi, lui répondit Ernest, un peu honteux à son tour de la désinvolture générale, mais en lui-même heureux qu'on sût déjà qu'il était médecin; que puis-je pour vous ?

— Hélas ! mon bon monsieur, ce n'est point pour moi, mais pour notre pauvre voisine du quatrième, une jeunesse de vingt ans qui souffre à vous fendre le cœur.

— C'est bien, madame, veuillez me conduire.

Et Ernest, en disant ces paroles, monta accompagné de la vieille femme.

Quelques minutes après il descendit tenant enveloppé dans son manteau un petit garçon, et, le montrant à ses camarades, que la courte explication de la vieille messagère avaient vivement intéressés au sort de la malade :

— Voilà, leur dit-il, un ami de plus que je vous présente, un pauvre

petit orphelin, dont le père, bon ouvrier, est mort hier à l'hôpital des suites des blessures qu'il s'était faites en cherchant à éteindre un incendie, et qui laisse, par sa mort, sa femme et son fils dans la plus profonde misère.

Les tendres soins que chacun s'empressa de prodiguer au petit nouveau-né témoignèrent que les paroles d'Ernest avaient trouvé un heureux écho dans le cœur de ses amis. On eut bientôt oublié dans ces douces préoccupations les plaisirs follement projetés quelques instants auparavant; la petite somme recueillie servit à tous les besoins de la circonstance, et toute la soirée se passa à ne s'occuper que de la mère et de l'enfant. Le matin, chacun se retira avec la douce satisfaction d'avoir fait le bien, et, comme l'a dit un de nos poètes les plus aimés :

Ce plaisir en vaut bien un autre,
S'il ne vaut pas mille fois plus.

A quelques jours de là le petit orphelin avait pour parrain Ernest, et pour marraine Mme la comtesse N***, qui, vivement touchée de tout ce que nous venons de raconter, avait bien voulu, comme elle le fait toujours, se joindre à l'accomplissement d'une bonne action. Il est inutile de dire que tous les amis d'Ernest furent de cette fête.

Aujourd'hui Ernest jouit d'une des plus brillantes positions médicales dans le haut monde, où il a eu le bonheur de faire ses débuts sous le patronage de sa belle et puissante partenaire.

Tant il est vrai qu'une bonne action n'est jamais perdue.

L. Roux.

Réponse à Mademoiselle A. D***.

Désirer mon amour ! toi que le ciel envie !
Toi que la fleur des champs à son parfum convie !
Tu ne sais pas, enfant, quel horrible poison
De tes jours si rians troublerait l'horizon !
N'arrête point sur moi ton regard d'innocence ;
Va, tu perdrais bientôt ta suave espérance.
Dieu m'a fait malheureux, et sa suprême loi
Frappe aussi de malheur ceux qui pleurent sur moi.
Dans ce monde, chacun me poursuit de sa haine
Et voudrait en secret s'abreuver à ma veine ;
J'ai du courage au cœur pour braver leur courroux,
Mais je craindrais pour toi la rage de ces fous.
N'interromps point tes jeux pour le pauvre poète ;
Tu ne peux détourner l'orage de sa tête.
Son voyage est pénible, et ta petite main
Meurtrirait sa peau blanche aux ronces du chemin.
Je concentre le feu qui dévore mon âme.
Ah ! mon amour serait le malheur d'une femme !
Je voudrais de son cœur suivre les battements,
Jaloux de son sourire ou bien de ses tourments !
Tu vois, ma pauvre enfant, que ta lèvre timide
Puiserait à ma coupe une liqueur acide ;
Ne viens donc point t'asseoir auprès de la douleur,
Car ta beauté céleste y perdrait sa fraîcheur.

1^{er} juin 1840.

VERGNIOLLE.

UN BOUQUET.

I.

On vit du passé, on espère de l'avenir. Il y a des souvenirs qui attristent et assombrissent l'âme, et avec lesquels cependant elle s'entretient, elle existe. L'événement qui à son arrivée nous accabla et jeta en nous le désespoir et la mort, perçu à quelques années de distance, n'irrite plus, ne frappe plus douloureusement nos facultés. Un sentiment de douce mélancolie se mêle à l'évocation et répand sur le cœur ulcéré le baume de la résignation. Aussi, loin de chercher à couvrir du voile de l'oubli les sombres tableaux du passé, on aime à les contempler, à les étudier dans ce qu'ils ont de plus pénible, de plus secret, de plus affreux; c'est un livre qui s'ouvre, qu'on lit lentement, qui fait réfléchir, soupirer et penser. Oui, il y a encore du bonheur à souffrir, à se sentir le cœur douloureusement affecté. Quand une vie a été brisée, quand on a perdu ce qui rendait l'existence douce et chère, comment vivre, si ce n'est par le souvenir ?

II.

Sur ma cheminée, enfoui dans un cornet de papier à filets d'or, repose un bouquet fané. Mes souvenirs et ce bouquet, c'est tout ce qu'il me reste de jours bien rares de félicité, d'ivresse, de suaves émotions, de pureté, de candeur, ce qui me reste du plus morne désespoir, de



Lith. Béraud, rue St-Côme, 8, Lyon.

Mon premier, cher lecteur, gardien sûr et fidèle,
 Aux portes des défunts veille de garde à toi;
 Vous avez souvent vu, bien chétif et bien faible,
 Mon second devant vous s'enfuir avec effroi;
 Et si mon tour enfin, par force trop limitée
 Ne respectait pas mon premier,
 Imiter mon second et être de cachet
 Est ce qu'il a de mieux à faire.

l'événement le plus terrible, de la douleur la plus aiguë. Ce bouquet est composé de deux camélias, l'un rouge de sang, l'autre blanc de cire, et de petites branches de myrte. Eh bien ! telle est la puissance mystique de ces fleurs, que, lorsque je les considère, elles me rappellent et semblent exhiler de leurs corolles fanées et sans odeur une ravissante jeune fille, qui arrête sur moi ses beaux yeux mystérieux et inspirés sous l'ombre de ses longs cils ; je vois sa taille svelte et élégante, je touche sa main transparente de blancheur, je respire le parfum de sa longue chevelure noire ; à travers les plis de sa robe de mousseline blanche, je sens les pulsations de son sein agité, de son cœur doucement ému ! Oh ! le délicieux rêve, qui me rapproche de la femme qui fut mon idole, ma joie, mon espérance, mon bonheur, ma gloire !

III.

Aux beaux jours de l'été, nous allions, Marie et moi, dans une riante vallée tout imprégnée des douces senteurs du chèvre-feuille, du jasmin sauvage ; assis près de la reine des fleurs sur un banc de mousse tacheté de petites marguerites blanches qui tranchaient sur le fond vert de la végétation, comme dans une belle nuit les étoiles au firmament. Que mon ivresse était douce ! La main de l'ange tremblait dans la mienne, son regard enchanteur se baissait timidement, et sa bouche laissait échapper un serment d'amour. Oh ! que sa parole était douce et s'harmoniait bien avec ce concert de la nature, avec cette musique vague et incertaine de l'immensité, avec le bruissement saccadé du limpide ruisseau qui coulait à nos pieds, avec la beauté de ce ciel tout d'or et d'azur qui brillait sur nos têtes et où l'âme de Marie cherchait à s'envoler, tant il y avait en elle de cette essence divine qui fait reconnaître le pauvre ange que Dieu envoie sur la terre pour connaître nos misères, et qui aspire toute sa vie mortelle à regagner sa première patrie !

IV.

Et quand l'hiver était venu, que les salons du riche s'ouvraient au milieu des nuits froides et noires, décorés de soie, de velours, de fleurs, éclairés par des faisceaux de bougies, et qu'un orchestre mélodieux faisait entendre de suaves et délicieux accords, Marie, élégante mais simple, apparaissait au milieu des femmes jeunes et belles, plus jeune et plus belle que toutes et couronnée à mes yeux d'un auréole d'amour. Dans cette confusion de femmes, de parfums, de lumières, Marie semblait heureuse ; un faible incarnat illuminait ses joues et un gracieux sourire errait sur ses lèvres. Ce fut dans une de ces éblouissantes soirées qu'elle sentit la première atteinte d'un mal terrible. Hélas ! la pauvre enfant recelait déjà le germe de la mort, et c'est au bal, ce rêve doré de toutes les jeunes filles, que l'impitoyable destin vint la frapper. Pâle, défaite, elle quitta le salon en me remettant son bouquet de camélias et de myrtes, et en arrêtant sur moi un regard d'une expression indéfinissable ; mon cœur en fut glacé d'effroi... Cher bouquet !... fatal présage !

V.

Je revis Marie. Hélas ! ce n'était plus l'enfant heureuse des beaux jours et des fleurs ; ce n'était plus la jeune fille rêveuse et pensive, cherchant le bonheur dans tout ce qui parlait à son âme ! Marie ! elle était sur son lit, pâle et abattue. Oh ! quels chagrins, quels regrets, quelles souffrances s'éveillaient en moi au chevet de l'ange malade ! Pauvre Marie ! le sourire n'errait plus sur ses lèvres devenues blanches et crispées ; ses yeux avaient perdu leur éclat ; elle souffrait ! elle souffrait... et pourtant elle s'efforçait de dissimuler le mal qui la minait... Elle disait encore : « Je guérirai au printemps. » Marie !... Marie était poitrinaire ! Cette affreuse maladie des jeunes filles était cachée dans son sein comme le ver dans la tige d'une rose qu'il ronge lentement et qu'il étouffe au moment où, frémissante, elle allait se dilater et s'épanouir au premier rayon de soleil. Marie est morte ! Pauvre fille ! pauvre vierge ! elle s'en est allée au matin de sa vie. La mort seule a cueilli sur ses lèvres, en aspirant son dernier souffle, son premier baiser d'amour !

VI.

Ces tristes souvenirs et ce bouquet, voilà mon existence et ma consolation. C'est par Marie que j'aimais le monde, la gloire ! par elle tout m'apparaissait grand, noble et beau ! Marie s'en est allée !... et avec elle les illusions et les espérances de mon cœur !... Puis-je encore me guider et marcher dans ce monde, maintenant que ma brillante étoile est disparue des cieux ! Hélas ! redoutant peu la peine, n'espérant plus le bonheur, n'y croyant plus, je vais achever de traverser la vie sans m'épouvanter des orages et sans me réjouir des beaux jours.

MODES.

Les capotes de crêpes bouillonnées, loin de perdre de leur distinction, se montrent chaque soir plus jolies et plus légères ; rien ne sied mieux aux jeunes visages que cette coiffure diaphane qui, toute simple par sa nature, ne demande que peu d'ornement, mais doit être d'une excessive fraîcheur.

Cet été les fleurs sur les chapeaux, loin d'être abandonnées, sont tout-à-fait indispensables, en toilette du moins. Elles sont si fines, si jolies, si bien imitées, que la nature peut en devenir jalouse et leur envier leurs délicieuses nuances ; il est vrai de dire que la manière dont on les pose leur donne bien du mérite aussi. Ces guirlandes d'œillets panachés, de pensées et de roses mêlées à de jolies verdure sont vraiment charmantes ; aussi les bouquets ont-ils perdu toute la faveur dont ils jouissaient l'an passé. Ce que nous aimons encore sur un chapeau de négligé, c'est une voilette d'Angleterre, coquettement, gracieusement jetée pour encadrer le visage. Les robes se font aujourd'hui plus montantes que cet hiver ; tant mieux, elles étaient vraiment d'une exagération peu avantageuse. Les manches plates ne vaincraient pas, je crois, les préventions qui s'élèvent contre elles ; les bras ne peuvent plus s'habituer à l'emprisonnement des manches à coude, et les femmes de bon goût ne veulent pas cette fois perdre la grâce que donne la manche médiocrement large pour adopter les manches plates ; aussi ce sont les jeunes personnes, parce qu'elles n'ont pas toujours la liberté du choix, que l'on voit avec des manches plates sans aucun ornement ; pour adopter tant de simplicité il faut ce qui fait tout excuser, la jeunesse.

Puisque nous parlons des jeunes personnes, un mot aussi sur les enfants ; jamais ils n'ont été mieux habillés. Les petites filles surtout ont une grâce charmante ; elles la doivent sans doute au parti qu'ont pris les mères de famille de les laisser pendant l'été nu cou et bras nus. Rien n'est plus joli chez un enfant que la liberté des mouvements ; à beaucoup on a aussi supprimé les jambes de pantalon, et les robes plus longues s'arrêtent au-dessus du brodequin. Il serait bien à désirer que les jeunes filles les abandonnassent : il vient un âge où ils ne sont plus tolérables. Les corsages bouillonnés paraissent être adoptés pour les enfants ; ils leur vont pourtant généralement mal. Les écharpes écossaises sont aussi tombées dans leur domaine ; les femmes les ont abandonnées pour celles en cachemire uni ou en taffetas glacé, garni de franges torsées. Les châles de mousseline brodés essaient vainement de reparaitre, les écharpes leur sont préférées.

Les ceintures longues en larges rubans, s'harmonisant avec la couleur de la robe, se nouent devant ; ces ceintures s'attachent par un nœud sans rosette.

CAUSERIES.

Un ex-rédacteur de feu le *Tocsin* assure qu'il n'est rien de plus excentrique et de plus ébouriffant que le style des *défenseurs* de Mlle Renouf. Tudieu ! quelle modestie ! Nous reconnaissons bien là le célèbre écrivain qui colporte constamment dans nos théâtres la copie de ses articles et les soumet à l'admiration de ceux qui veulent en écouter la lecture.

— Ce soi-disant critique prétend qu'une préparation est nécessaire pour l'intelligence des articles des *défenseurs* de Mlle Renouf. Ah ! Monsieur Josse, vous êtes professeur et vous manquez d'élèves. — En ce cas, la réclame est des plus ingénieuses.

— Après tout, les *défenseurs* de Mlle Renouf devaient s'attendre à des attaques ; par les chaleurs caniculaires, le besoin de mordre se fait sentir chez certaines races.

— Heureusement qu'une ordonnance générale de police nous a fait connaître le moyen le plus simple de détruire les effets de leurs morsures : c'est le feu.

— Nous ne sommes plus étonné que les feuilletons signés E. D. soient en si bonne odeur ; celui qui les fait ne touche que des cadavres.

— Si on procédait à l'autopsie du susdit absurdo-furioso-critico-écrivain, on dresserait un fameux procès-verbal de carence.

— On vient de construire à Paris une salle de spectacle magnifique pour l'Opéra-Comique, sur l'emplacement du théâtre Favart si malheureusement incendié. Ce qui la rend très-remarquable, c'est le système de ventilation employé pour conjurer les chaleurs de l'été, si fatales aux recettes. Imaginez un manège situé sous le théâtre, où des chevaux font tourner de larges palettes qui agitent l'air continuellement. Un bassin circulaire d'eau et de glace complète cet appareil. De cette cave, qui rappellera l'antra d'Eole aux vieux habitués de

l'Opéra-Comique, partent des tuyaux gigantesques s'ajustant à des tambours de charpente, qui, sous les galeries, font le tour de la salle. L'air frais s'échappe de là par des bouches dorées de Vents et de Tritons. Tout ce système est complété par un autre non moins ingénieux, qui, dans la partie supérieure, attire constamment l'air chaud et vicié, en le rejetant au dehors par d'immenses ouvertures.

Le chauffage n'est pas moins bien entendu pour l'hiver. Les bouches dorées dans les galeries soufflent le chaud et le froid.

— *Fanny* et les *Aventures de Margot*, par Arsène Houssaye, viennent de paraître à la librairie de l'éditeur Hippolyte Souverain. Ces trois volumes in-8° forment la première série des *Romans sentimentaux* que se propose d'écrire un de nos plus élégants et de nos plus spirituels romanciers. Nous reviendrons sur cette publication importante, ainsi qu'à *Une Nuit blanche*, ce livre si remarquable à tant de titres de M. Léon Gozlan.

QUESTIONS LITTÉRAIRES.

A la demande de l'Homme-Cheveux : *Quand est-ce qu'une femme peut se fondre en eau ?* M. Pitt a répondu : *C'est lorsqu'elle est nue* (nue).
M. P. P. a demandé : *Quels sont les bourgeois qui traitent leurs servantes comme des navets ?*

Charade.

Sur ta table mon tout est un mets salubre,
Et d'un très-bon manger.
Pour trouver mon premier cherche en ton potager
Une plante vulgaire.
Mon dernier est autour
De l'objet cuit au four.

Dernier mot : *Casse*.

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

LE 15 JUIN PROCHAIN,

M. JUEININ,

Professeur au Collège royal et dans plusieurs Institutions de Lyon.

OUVRIRA UN

COURS DE MUSIQUE VOCALE EN 90 LEÇONS.

PRIX : 15 FRANCS PAR MOIS,

Sans aucun supplément pour les morceaux de musique, qui tous devront être délivrés gratuitement.

On souscrit tous les jours, de 7 à 9 heures du matin, et de 8 à 10 du soir, chez M. JUEININ, rue de Pavie, 9, à l'entresol, près du bureau des *Papin*, bateaux du Rhône.

HÔTEL DE LA PRÉFECTURE,

Place Confort, n° 16, à Lyon.

Le sieur BEGOT, ancien traiteur, a l'honneur de prévenir le public que l'on trouvera chez lui des Dîners à tout prix, à la carte et à la table d'hôte.

MM. les Voyageurs auront en outre l'avantage d'y trouver des chambres proprement décorées et à des prix modiques.

NOUVEAU SALON DE COIFFURE.

Coupe des cheveux, 25 c.

FÉLIX CHARANSONET, galerie de l'Argue, escalier F, à l'entresol, vis-à-vis les Deux Jumeaux.

Cet établissement, quoique à sa naissance, se recommande par l'élégance avec laquelle il est décoré et par le zèle, l'activité et le goût du propriétaire, qui reçoit des abonnements au mois et à l'année, et qui s'efforcera de mériter la confiance du public.

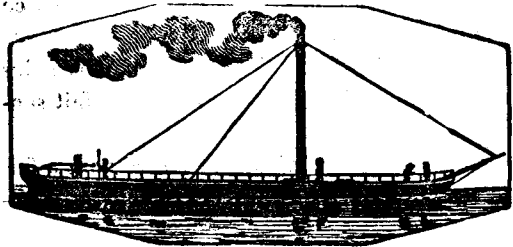
Au Parisien.

A. BERTOME, Tailleur de Paris,

Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habilllements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 30 heures on livre un Habit commandé; — en 10 heures un Pantalon, — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots et d'Habilllements d'été.

Grande Baisse de Prix.



LE PAPIN
Du Rhône,

BATEAU A VAPEUR EN FER, A BASSE PRESSION,

PARTIRA DU PORT DES CORDELIERS,

Lundi 8 Juin, à 4 h. 1/2 du matin,

ET CONTINUERA SON SERVICE

POUR VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE
ET ARLES.

PRIX DES PLACES.	Premières.	Secondes.
De Lyon à Valence .	10 f.	7 f.
à Avignon,		
à Beaucaire,	20	12
à Arles,		

Changement de Domicile.

Le Cabinet d'affaires commerciales et litigieuses de M. MARIUS CHASTAING est actuellement RUE SAINT-JEAN, N° 53, AU 2^{me}.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

CONTINUATION
DE LA

LIQUIDATION

DES MAGASINS

DES PAUVRES DIABLES,

Rue de la Préfecture, 5, à Lyon.

On y trouve des calicots d'Alsace pour chemises, première qualité, à 55 c., les mêmes qui se paient partout 80 c. — Des tissus Sainte-Marie, grande lèze, à 85 c., le tablier valant 1 fr. 50 c. — Des diennes bon teint à 50 c., en très-jolie toile et des-
sins nouveaux, ce qui établit les robes à 3 fr. — De
jolis mousselines-laines pour robes, à 1 fr. 25 c.,
valant 2 fr. 50 c. partout. — Un assortiment de
schalls en tous genres, ainsi que d'autres objets qui
seront vendus beaucoup au-dessous du cours.

AUX DEUX PHILIBERT,

Galerie de l'Argue, 51, 53, 55.

FONTAINE, marchand Tailleur,

Préviens MM. les consommateurs qu'il arrive de Paris, d'où il a rapporté un choix considérable d'Habilllements confectionnés dans le dernier genre, soit pour la saison d'hiver, soit pour celle d'été.

Un capital considérable met M. Fontaine à l'abri de toute concurrence, et lui permet de réunir la qualité, l'élégance et le bon marché.

M. Fontaine livrera dans le plus bref délai les articles qu'on voudra bien lui demander.



MARLEIX
FABRIQUE DE
COLS
TAILLEUR
CHEMISES
13, PLACE
PLATRE, LYON

EN VENTE,

à la librairie de **Chambet aîné,**

Quai des Célestins, 50.

GRANDE SATURNALE DE 1840, Translation en France de la dépouille mortelle de Napoléon, par le baron H. DUCASSE.

BROCHURE IN-12. — 50 c.

Cette brochure, écrite avec un talent remarquable, d'un style pur, concis et élevé, est destinée à produire quelque sensation.

LE TOMBEAU DE NAPOLÉON, par Frédéric SOULIÉ. — Brochure in-12. — 50 c.

DUPINIANA ET SAUZETIANA, Recueil de bons mots, calembours, rébus et lazzis des députés, pairs, magistrats, littérateurs et artistes de l'époque;

Découverts et mis en lumière par les trois hommes d'état du *Charivari*, les rédacteurs du *Corsaire*, et autres sommités littéraires.

2^e ÉDITION, IN-32. — PRIX : 1 F.

Essence Américaine,

DE JOHN TENDER, PHARMAC. A NEW-YORK,

Spécifique approuvé contre les Maladies secrètes.

Trois flacons suffisent pour une guérison radicale qu'on obtient en quelques jours.

Dépôt chez M. ROMAN, pharmacien, rue du Plat, n° 13. — Prix du flacon : 5 francs.

Maison des **DEUX JUMEAUX**, galerie de l'Argue, nos 44-46-48-50.

EXPOSITION

DE

Manteaux, Paletots, Robes de chambre, etc.

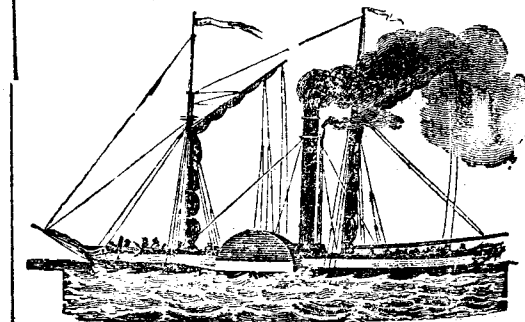
SEULE MAISON A LYON

Pourvue en hautes Nouveautés pour été, et capable d'alimenter en peu de temps les besoins des consommateurs. — Un simple examen dans les magasins, et l'on sera persuadé de la vérité.

EN QUARANTE-HUIT HEURES,

Un Habilleme complet et de commande sera rendu.

ENTREPRISE GÉNÉRALE DES BATEAUX A VAPEUR.



L'AIGLE.

Départs tous les jours, à 4 h. 1/2 du matin,

DU PORT DE LA CHARITÉ,

Pour Valence, Avignon, Beaucaire
et Arles.

Les bateaux de cette entreprise se distinguent par la supériorité de leur marche.